

Les mots changent-ils quand ils changent de bouche ?

- Que viens-tu faire dans mon pays ?
- De tous les pays, le tien m'est le plus cher.
- Ton attachement à ma patrie ne justifie pas ta permanente présence parmi nous.
- Que me reproches-tu ?
- Etranger, tu seras, toujours, pour moi un étranger. Ta place est chez toi et non ici.
- Ton pays est celui de ma langue.
- Derrière la langue, il y a un peuple, une nation. Quelle est ta nationalité ?
- Aujourd'hui, la tienne.
- Un pays est, d'abord, une terre.
- Cette terre est, aussi, dans mes mots. Mais je le confesse, elle n'est pas la mienne.
- Enfin, tu avoues.
- Je n'ai pas, vraiment, de terre. J'ai, du livre, fait mon lieu. Tu le sais.
- Tu as, très habilement, œuvré afin de t'approprier ma langue.
- Ne la partageons-nous pas ?
- Nullement. Tu l'as apprise. C'est tout. Moi, je suis né avec.
- Doux leurre. J'ai, chaque fois, le sentiment que ma langue naît avec moi.
- L'exercice, la pratique d'une langue ne nous donnent aucun droit sur elle. Ils nous incitent à la parler, à l'écrire le plus correctement possible.
- Ils nous donnent le droit de l'aimer. Et n'est-ce pas à elle que j'ai recours, pour mieux me connaître, me comprendre ; pour interroger, enfin, mon devenir ?
- Tu ne peux revendiquer le passé de ma langue.

– Mon passé est le sien, dans la mesure où mes premiers mots m’ont été soufflés par elle.

– Ils auraient pu, tout aussi bien, être mots d’une autre langue.

– Sans doute. Au départ, il y a le désir.

– Ton désir, peut-être, mais pas forcément, le sien. La langue est libre d’attaches. C’est aux circonstances que tu dois d’avoir adopté ma langue. Moi, j’ai hérité d’elle.

– Mes parents me l’ont révélée. Mes paroles, depuis, sont de reconnaissance envers elle et de fidélité.

– Est-ce parce que ma maison te plaît qu’elle est à toi ?

– La langue est hospitalière. Elle ne tient pas compte de nos origines. Ne pouvant être que ce que nous arrivons à en tirer, elle n’est autre que ce que nous attendons de nous.

– Et si nous n’en attendons rien ?

– Ta solitude sera égale à la nôtre.
Je te fais don, ce soir, de mon livre.

– Un livre ne s’offre pas. On le choisit.

– Ainsi en est-il de la langue.

Et j’ai beau avaler sept gorgées d’eau
trois à quatre fois par vingt-quatre heures
me revient mon enfance
dans un hoquet secouant
mon instinct
tel le flic le voyou

Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m’en

Ma mère voulant d’un fils très bonnes manières à table
Les mains sur la table
le pain ne se coupe pas
le pain se rompt
le pain ne se gaspille pas

le pain de Dieu
le pain de la sueur du front de votre Père
le pain du pain
Un os se mange avec mesure et discrétion
un estomac doit être sociable
et tout estomac sociable
se passe de rots
une fourchette n'est pas un cure-dents
défense de se moucher
au su
au vu de tout le monde
et puis tenez-vous droit
un nez bien élevé
ne balaye pas l'assiette

Et puis et puis
et puis au nom du Père
du Fils
du Saint-Esprit
à la fin de chaque repas

Et puis et puis
et puis désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils mémorandum

Si votre leçon d'histoire n'est pas sue
vous n'irez pas à la messe
dimanche
avec vos effets des dimanches

Cet enfant sera la honte de notre nom
cet enfant sera notre nom de Dieu
Taisez-vous
Vous ai-je ou non dit qu'il vous fallait parler français
le français de France
le français du Français
le français français

Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils
fils de sa mère

Vous n'avez pas salué voisine
encore vos chaussures de sales
et que je vous y reprenne dans la rue
sur l'herbe ou la Savane
à l'ombre du Monument aux Morts
à jouer
à vous ébattre avec Untel
avec Untel qui n'a pas reçu le baptême

Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils très do
très ré
très mi
très fa
très sol
très la
très si
très do
ré-mi-fa
sol-la-si
do

Il m'est revenu que vous n'étiez encore pas
à votre leçon de vi-o-lon
Un banjo
vous dites un banjo
comment dites-vous
un banjo
vous dites bien
un banjo
Non monsieur
vous saurez qu'on ne souffre chez nous
ni ban
ni jo
ni gui
ni tare
les "mulâtres" ne font pas ça
laissez donc ça aux "nègres"

Arthur Rimbaud « lettre du voyant »

Charleville, 15 mai 1871
à P. Demy

« [...]

Car JE est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident . J'assiste à l'écllosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

[...]

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière. Il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il la doit cultiver : cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'égoïstes se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! - Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire *voyant*.

Le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, - et le suprême Savant ! - Car il arrive à l'inconnu ! - Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'*inconnu* ; et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

[...]

Donc le poète est vraiment voleur de feu.

Il est chargé de l'humanité, des *animaux* même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions. Si ce qu'il rapporte de *là-bas* a forme, il donne forme ; si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue ;

- Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! Il faut être académicien, plus mort qu'un fossile, - pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient à *penser* sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie ! -

Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps, dans l'âme universelle : il donnerait plus que la formule de sa pensée, que l'annotation *de sa marche au Progrès* ! Énormité devenant norme absorbée par tous, il serait vraiment *un multiplicateur de progrès* ! »